

Québec français



Le goût de sa langue

Jean Désy

Number 97, Spring 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44315ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Désy, J. (1995). Le goût de sa langue. *Québec français*, (97), 68–69.

L'arrivée dans une classe de français devrait toujours être un plaisir, une joie, un moment de profonde jouissance. Les mots, le texte, les livres qui sont proposés font partie de l'univers culturel auquel tout étudiant est convié lorsqu'il se présente à l'école. Si assister à un cours de biologie n'est pas en soi une activité culturelle (et n'a pas nécessairement besoin de l'être), assister à un cours de français devrait obligatoirement être un moment de contact avec la culture.

Le goût de sa langue

En tout premier lieu, donc, aimer et faire aimer les mots, les vers, la terre du texte, c'est-à-dire le livre. Aimer, sans même comprendre au début, sans jamais comprendre même. J'imagine fort bien un étudiant, une étudiante qui aurait intensément aimé *Le Vieux Chagrin* de Jacques Poulin sans jamais avoir été capable de dire ou d'écrire tout ce qui fait que ce roman est si « aimable ».

Le premier but est atteint, ou en voie de l'être, que faire, sinon inciter à lire ? Il y a peu de possibilité de participer à l'univers langagier dans ses aspects les plus essentiels si l'étudiant ne finit pas par être persuadé que la lecture est primordiale. Toute forme plus passive de découverte de la littérature (cours, discussions, films, etc.) ne peut suffire. Mais la lecture demeure une activité qui demande de l'énergie. L'étudiant doit être convaincu que l'énergie dépensée à lire ne sera que directement proportionnelle à la profondeur de sa plongée dans l'univers littéraire.

Le deuxième but d'un professeur de français est donc de mettre tout en branle pour que plusieurs livres soient « avalés », « ingurgités », « digérés », puis « retournés » sur la table de la connaissance, mais connaissance toute littéraire, c'est-à-dire qui ne fait pas seulement intervenir

des éléments de rationalité, de compréhension et de clarté.

Lorsque les deux premiers objectifs ont été atteints, il devient très certainement valable de permettre à certains étudiants, au plus grand nombre dans une situation idéale, d'apprendre à utiliser la langue afin de dire et d'étaler sur des pages et des pages ce que leur cerveau, leur intelligence, mais aussi leur cœur et leur sensibilité ont fait avec ces livres découverts, ces passions exaltées.

Écrire une nouvelle ou un poème ressemble fort à une prouesse physique. Le prof de français qui demande à un élève d'écrire un texte de qualité « publiable » fait penser à un prof d'éducation physique qui enseigne le plongeon et qui souhaite que son élève finisse par plonger comme Sylvie Bernier. Mais il me paraît impossible de croire que quelqu'un puisse arriver à un texte ayant un semblant de qualité si les deux premiers buts dont il a été question plus haut n'ont pas été réalisés.

Maîtriser une langue de bois, et s'en servir en robot, sans qu'il y ait « amour » de la langue et de la littérature, sans que l'individu ait senti que la littérature contenait le monde et qu'un livre était l'exposé même d'une portion de la vie humaine, manier une langue sans âme, donc, peut conduire aux pires excès. Sans la

sensibilité et l'ouverture à ce qui est littéraire et artistique, il n'y a rien de bon à attendre de l'écriture, et le pire est même à craindre. C'est à se demander si certains démagogues, ou certains dictateurs et dangereux prophètes n'auraient pas dû demeurer ignares, analphabètes... et parfaitement innocents.

Le troisième but est de conduire l'étudiant vers la production d'un texte, voire vers l'écriture de plusieurs textes dans lesquels s'exprimera avec sensibilité, de façon personnelle et donc avec style, une certaine vision du monde.

Il devient évident qu'une « analyse littéraire » ne peut être seulement un texte clair, logique et cohérent qui sache rendre en trois parties, le développement et la conclusion en deux parties. Bien sûr que la rigueur et la cohérence demeurent des éléments d'importance dans la production d'un texte, et que l'utilisation d'une langue correcte (avec un minimum de fautes) est fort appréciable. Pourtant, dans la catégorie des textes qui doivent être les plus « limpides », l'essai par exemple, il est curieux de se rendre compte qu'après la lecture du *Devoir*, de la *Presse* ou du *Soleil*, ce sont souvent les points de vue contradictoires qui ont retenu l'attention, qui ont suscité le débat.

L'« analyse littéraire » d'un roman ou d'une pièce de théâtre peut très bien se muer en poème ou en dialogue dramatique. Il est fondamental que les éléments ludiques reliés au langage puissent passer dans une dissertation, une composition ou une analyse littéraire. En bout de ligne, la seule règle est de parvenir à toucher, autant par l'intelligence que par les voies du cœur. Évidemment qu'un fouillis de phrases creuses et lancées au hasard, sans qu'aucune relecture n'ait « ordonné » et « harmonisé » le texte, ne peut que donner l'image d'un chaos fort désagréable à supporter. Plus la langue est maîtrisée, plus les règles de grammaire sont connues, plus l'étudiant jongle aisément avec les mots, plus la conscience a fait du chemin dans l'appréciation du texte qui a été écrit, plus on peut espérer que ce texte produira de l'effet, retiendra l'attention, sera lu en classe, lu et relu par des amis.

Une réforme, comme la réforme actuellement en cours dans les cégeps,

ne peut éluder pareille nécessité. Existe-t-il un professeur de français qui ne croie pas en la valeur de la littérature ? C'est la Vie qui s'exprime et trouve son sens dans les livres. Et les livres continuent à être rêvés, écrits et lus malgré tous les changements technologiques.

Certains étudiants d'aujourd'hui seront les meneurs des prochaines décennies. Certains écriront, annonceront ou joueront des vérités qui empêcheront que le monde bascule comme une vulgaire secte. D'autres seront ingénieurs, politiciens ou fonctionnaires. Mais pour tous, les cours de français auront été fondamentaux, c'est ce qu'il faut espérer (en toute naïveté). Sinon, le premier gestionnaire venu qui a su jouer avec les filets du pouvoir remettra en cause la vie et le bonheur même de ses concitoyens, parce qu'il avait oublié la seule chose qui en vaille la peine : le bon sens, l'amour du bon sens, l'amour des siens et des autres comme de l'art en général, et de la littérature en particulier.

La littérature, celle que tous les étudiants peuvent découvrir, contient d'abord et avant tout un extraordinaire bon sens, même si cette littérature est celle d'Edgar Allan Poe, de Charles Baudelaire ou de Réjean Ducharme.

Il ne faut pas se leurrer. Ce monde occidental de la fin du XX^e siècle ne croit plus vraiment en la valeur de l'art, et encore moins en la valeur de la littérature. Ce monde ne croit qu'en la science et en ses « vertus » rationnelles. Si bien des robots continuent à donner leur aval à l'enseignement de la langue, ce n'est que pour une raison : faire en sorte que les citoyens de demain soient capables de lire, d'écrire et d'obéir aux lois, aux règlements et aux interdictions, que ces mêmes citoyens puissent participer à un monde qui a été pensé à leur insu, la valeur suprême étant devenue : consommer, faire tourner la machine de ce qui est appelé « libéralisme économique », même si les deux tiers de l'humanité n'a rien d'autre à bouffer que des pois chiches ! Le monde occidental est de moins en moins littéraire. Ce monde est de plus en plus dissocié entre ses arts et ses sciences, les arts ne représentant que la branche asséchée d'un arbre où les leitmotivs inscrits sur l'écorce sont la ges-

tion, la rationalisation et la rentabilité. Le simple fait d'émouvoir un étudiant avec un vers de Jacques Brault est une réussite qu'il faut souligner. Lorsqu'un prof de français arrive chez lui après avoir soulevé l'âme de quelqu'un, ne serait-ce que dix secondes, dans une classe de verre, de béton et d'anonymat, ce prof peut prendre son Bovril en toute satisfaction.

Il se pourrait qu'un jour on demande aux étudiants qui arrivent au cégep de passer à travers une certaine somme de lecture : 40 ou 50 livres par exemple. Au fil des mois, l'étudiant pourrait bénéficier de cours, de supports didactiques, de films, de soirées de poésie, de fêtes littéraires, que sais-je ? L'étudiant serait invité de façon concomitante à utiliser sa langue et sa pensée de manière à écrire, à affiner ses possibilités de toutes les façons, dans tous les genres. L'idée qu'un étudiant de cégep parvienne à écrire une suite à *La petite vie* de Claude Meunier ne me déplaît pas du tout. Mais c'est par amour de sa langue et pour faire évoluer sa pensée qu'il aura écrit. L'analyse littéraire que produit l'étudiant dans un cours de français devrait être telle que l'auteur ait envie de la conserver toute sa vie. Quand il aurait quarante ans, il la montrerait à ses propres enfants en disant : « Voyez, un jour, j'ai été capable de dire quelque chose du *Dormeur du Val* ! Et c'est Madame chose qui m'enseignait. Esprit ! qu'elle était spéciale, cette femmelle... »

Concernant la langue, le goût de sa langue et l'enseignement du français, je ne sais bien qu'une chose : ce monde a plus que jamais besoin de littérature et de littéraires, et si une école sans cours de français n'a pas sa raison d'être, un cours de français qui n'a pas suscité une passion profonde chez quelques-uns de ses étudiants devient une ignominie, une aberration, une faute.

* Urgentologue à l'hôpital Chauveau (Loretteville), écrivain et professeur au cégep de Sainte-Foy.